

Études biographiques

Autor(en): **Merson, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **1 (1856)**

Heft 14

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328137>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

CONDITIONS D'ABONNEMENT : La *Revue militaire suisse* paraît deux fois par mois. Le prix pour le reste de l'année courante est fixé à 4 fr. 50. On s'abonne directement chez CORBAZ ET ROULLER FILS, imprimeurs, Escalier-du-Marché, 20, à Lausanne. Pour ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ferd. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

SOMMAIRE. — Etudes biographiques. — Etudes sur les armées étrangères (*suite*). — Réunion de l'Est (*suite*). — Nouvelles des cantons. — SUPPLÉMENT. — Histoire de la campagne de 1799 en Suisse (*suite*). — Nouvelles.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ¹.

Le général Reynier.

I.

Le général Reynier est une des grandes célébrités militaires de la République et de l'Empire. De tous les généraux de division qui n'avaient pas été élevés par l'empereur à la suprême dignité de l'armée, aucun n'occupa de plus hautes positions et ne fut investi de commandements plus importants. Ce qui se passa en Egypte après le départ de Napoléon expliquera peut-être cette circonstance, en quelque sorte exceptionnelle, dans la vie publique de l'illustre général.

Cette biographie d'un capitaine qui, ayant pu être compté au nombre des plus habiles lieutenants de Napoléon, est venu mourir à Paris simple général de division, au moment où le premier Empire croulait sous les efforts de l'Europe coalisée, est digne d'être étudiée; son esquisse nous offrira quelques traits particuliers d'un grand intérêt. Reynier était doué d'un remarquable talent d'homme de guerre, d'une raison supérieure, d'un courage et de vues élevées qui auraient dû triompher des obstacles qu'on leur opposait; mais il fut malheureusement aux prises, dans plusieurs occasions d'où pouvait dépendre le sort d'une armée, avec quelques-unes de ces fatalités qui semblent attachées, surtout dans notre carrière, à certaines destinées humaines.

Comme Masséna, dont Nice est fière d'avoir été le berceau, Reynier avait conquis ses titres de naturalisation sur les champs de bataille. Il

¹ Extrait du *Moniteur de l'Armée*, numéro 68.

était né le 31 janvier 1771, à Lausanne, d'une famille de réfugiés protestants, que l'édit de Nantes avait fait sortir de notre patrie. Ses écrits dont nous aurons à parler, les talents de premier ordre d'un de ses frères, membre du conseil privé, qui avait été attaché à l'armée d'Orient, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur les antiquités égyptiennes et haut fonctionnaire de l'ordre administratif sous le Consulat, prouvent assez que son éducation avait été grave et forte.

Elève distingué du célèbre collège de Lausanne, il s'était d'abord destiné au génie des ponts et chaussées, et allait entrer à l'école de Paris, d'où sont sortis les fondateurs et les premiers maîtres de l'École polytechnique, lorsque la révolution, qui devait renverser tant de vocations et transformer tant d'existences, le jeta dans les rangs de l'armée française. Le glorieux drapeau de cette armée servait alors de refuge à ceux qui voulaient le triomphe des sages idées de réforme et l'indépendance de notre pays au dehors, sans se trouver mêlés, comme fauteurs ou comme victimes, à nos dissensions intestines.

Reynier s'enrôla comme simple canonnier; mais dans une armée où tout était à reconstituer, les capacités d'élite ne tardaient guère à sortir de la foule et à se faire une carrière rapide, lorsque, dès les premiers pas, ils n'étaient pas arrêtés par des périls de tous les instants. Qu'on le sache bien, en effet, ces grandes et sanglantes luttes ont plus dévoré de jeunes et généreuses ambitions qu'elles n'en ont laissé vivre et prospérer.

Dans la campagne de 1792, en Belgique, nous voyons Reynier capitaine et chef de bataillon adjoint à l'état-major de l'armée du Nord. Ses talents et son courage le font bientôt parvenir au grade d'adjudant-général chef de brigade. Il prend en cette qualité une part considérable aux plus beaux faits d'armes de cette brave armée, se préparant, par l'envahissement des Flandres et de la Belgique à la conquête de la Hollande.

Au passage du Vahal, où il attira sur lui les regards de l'armée, il était général de brigade.

Les historiens de la prodigieuse campagne de Hollande le citent parmi les généraux qui, dans cette guerre, étant au début de leur réputation, devaient acquérir plus tard, à divers titres, une grande célébrité. "Les campagnes de Belgique et de Hollande, dit M. Abel Hugo dans la *France militaire*, firent apparaître des noms nouveaux et fondèrent des réputations qui devaient grandir encore. Quelles qu'aient été les fautes primitives dans l'emploi des forces des deux partis, la postérité rendra justice aux généraux qui se distinguèrent dans cette guerre mémorable. Les noms de Pichegru, Kléber, Jourdan, Moreau,

Reynier, Macdonald, Bernadotte, Lefebvre, seront éternellement cités avec honneur dans les fastes militaires de la France.»

A l'époque des préliminaires de la paix de Bâle avec le roi de Prusse (avril 1795), Reynier, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, fut choisi pour le tracé de la ligne de démarcation des cantonnements que devaient occuper les troupes des deux nations; il étonna les vieux généraux prussiens par la sagesse de sa conduite dans cette délicate opération et par ses connaissances militaires.

Sa réputation était faite à un âge où les hommes d'une trempe ordinaire songent à peine à se faire remarquer. Dans la savante et mémorable campagne de 1796, nous le trouvons chef d'état-major de l'armée du Rhin. Il se signale par sa bravoure et ses talents aux divers passages du Rhin et du Danube; aux batailles de Rastadt, d'Ettlingen, de Neresheim, de Friedberg, de Biberach; dans la fameuse retraite de Moreau, *qu'on a trop vantée et trop critiquée*, dit Jomini; au siège et à la défense de Kehl.

Ces temps héroïques sont déjà loin de nous. Ne les oublions pas cependant. Le souvenir en est gravé en traits impérissables dans la mémoire des peuples que nous avons vaincus, des contrées que nous avons conquises, et c'est de cette époque que date cette réputation de première puissance militaire de l'Europe, qu'aucune nation ne nous conteste plus.

C'est dans le cours de nos triomphes en Allemagne, avant la retraite de Moreau, que le général Reynier s'est fait remarquer par cette austère intégrité qui fut un des caractères de toute sa vie militaire.

Un envoyé du margrave de Bade lui ayant proposé de diminuer d'un million de francs les contributions de guerre qu'on exigeait de ce pays, et de recevoir pour lui cent mille florins, cet agent reçut pour toute réponse l'ordre de quitter immédiatement le territoire occupé par nos troupes.

Dans une autre occasion, un délégué de Bruchsal, ancienne résidence du prince évêque de Spire lui fit une offre du même genre. "Puisque vous pouvez, lui dit le chef d'état-major Reynier, m'offrir 500 louis, vous n'avez qu'à les ajouter à votre contribution., Et il fit, en effet, payer cette augmentation à la ville.

De pareils traits de probité de la part de nos généraux n'étonneraient personne aujourd'hui; mais il faut se rappeler que le Directoire gouvernait alors la France, et que les hommes qui, comme les Bonaparte, les Desaix, les Jourdan, les Reynier, le ministre de la guerre Pétiet, savaient résister à ces exemples de vénalité et de corruption, pouvaient être cités comme d'honorables exceptions. Telles étaient les tendances aux déprédations financières des mœurs de l'époque, que

l'Empereur parle, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, “de l'exaltation d'un administrateur en chef de l'armée d'Italie, auquel le refus de Napoléon de recevoir en cadeau intéressé des sommes considérables que lui avait offertes le duc de Modène et le gouvernement de Venise, avait paru surhumain, plus difficile, plus grand que de gagner des batailles.”

II.

Nous sommes à l'époque la plus remarquablement historique du général Reynier : la campagne d'Égypte, où il rencontra, avec beaucoup de gloire, une de ces fatales et violentes déceptions que les plus hautes fortunes militaires, les plus solides mérites, sont quelquefois impuissants à conjurer et contre lesquels ils peuvent se briser.

Le Directoire avait confié le commandement d'une des divisions de l'armée d'Orient au général Reynier. Voici quels étaient les commandants de division de cette immortelle expédition :

Division d'avant-garde : Desaix ;
Division de droite : Reynier ;
Division du centre : Kléber ;
Division de gauche : Menou ;
Réserve : Bon ;
Cavalerie : Dumas.

Le général de division Berthier était chef d'état-major.

Le savant général Caffarelli commandait le génie.

Le général Dommartin commandait l'artillerie.

Parmi les généraux de brigade, on comptait Belliard, Friant, Leclerc, Rampon, Andréossy, Marmont, Davout, Murat, Lannes, et parmi les colonels et aides-de-camp, Lasalle, Savary, Dorsenne, Lavalette, Auguste et Edouard Colbert, Arrighi, Junot, Duroc, Bessières, Eugène Beauharnois, tous devenus, plus tard, princes, ducs, maréchaux, hommes d'Etat ou généraux illustres.

Mais lors de l'expédition d'Égypte, les premières célébrités de l'époque dans l'armée d'Orient étaient, après le général en chef Bonaparte, les généraux Desaix, Kléber, Berthier, Reynier et le brave général Bon, tué au siège de Saint-Jean-d'Acre, ainsi que le général Caffarelli, qui était plus connu du monde savant, avant l'expédition d'Égypte, que de l'armée. Il languissait sans emploi à Paris et comme membre de l'Institut, lorsque Napoléon, qui se connaissait mieux en hommes et en talents que le Directoire, le demanda pour commander l'arme du génie à l'armée d'Orient.

Au siège de Malte, le général Reynier avait été chargé d'opérer contre l'île de Goze et d'enlever les batteries de Marsa-Sirocco. Son

attaque avait été couronnée d'un plein succès. Il ne dut qu'à un de ces hasards providentiels, dont on pourrait citer plus d'un exemple à la guerre, de n'avoir pas succombé dans cette première action de guerre de la campagne d'Égypte. Atteint par une balle au moment où il allait pénétrer dans l'île de Goze, un écu de six livres qu'il avait dans sa veste le préserva d'une blessure mortelle.

Après la bataille des Pyramides, sa division fut chargée de poursuivre les mameloucks dans la direction de la Syrie, tandis que Desaix opérait un mouvement semblable dans la Haute-Égypte. Chargé du gouvernement de la province de Charkieh, il s'y montra aussi habile administrateur que général plein de résolution et de ressources. Au départ de l'expédition de Syrie, sa division en formait l'avant-garde; il en eut l'arrière-garde à son retour; ainsi deux fois le poste d'honneur de cette célèbre expédition lui fut confié.

Une grande bataille fut livrée à l'ennemi, après le départ du général en chef pour la France : celle d'Héliopolis. Le général Reynier eut la part la plus glorieuse à cette mémorable victoire de Kléber. Sa division, chargée d'attaquer un corps de 6,000 janissaires, l'élite de l'armée turque, qui s'était retranché dans le village de Matarieh, défendu par 16 pièces d'artillerie, emporta les retranchements et tailla les janissaires en pièces jusqu'au dernier. Ainsi disparut de l'Égypte cette troupe fameuse.

La victoire d'Héliopolis fut le dernier trophée de la campagne. L'assassinat de Kléber fit passer le commandement dans les mains incapables du général Menou, en vertu de son droit d'ancienneté sur les autres généraux. C'était là un reste de la fausse et dangereuse doctrine de la République sur le commandement des armées. Heureusement, l'exemple de Menou n'a pas été perdu pour la France, et on ne l'a pas vu se renouveler dans les grands commandements conférés par le gouvernement.

Le général Menou était brave de sa personne; mais c'était un de ces généraux improvisés dans les premières années de la Révolution, qui n'avaient été employés que dans les guerres civiles de nos départements de l'Ouest, où presque tous ne s'étaient fait remarquer que par leurs mauvaises dispositions de combat et leurs défaites. Menou, chargé de défendre Saumur contre un général vendéen de vingt et un ans, Henri de La Rochejaquelein, fut battu et mis en déroute. Il avait fait preuve de valeur, cependant, et avait été blessé, ainsi que Berthier, qui servait dans sa division. Ce fut probablement à ce souvenir de camaraderie que Menou dut la faveur de commander une division dans une armée dont Berthier était le chef d'état-major.

Son commandement en Égypte ne fut marqué que par des fautes

et des défaites. On sait qu'il s'était fait musulman sous le nom d'*Abdallah-Gak* (le serviteur de Dieu, *Jacques*). Jacques était son prénom chrétien, auquel il n'avait pas voulu renoncer en embrassant le culte de Mahomet. Menou avait voulu imiter le fameux renégat comte de Bonneval, mais il n'en était que la caricature.

Le général Reynier était né, comme nous l'avons dit, d'une famille de protestants qui avaient préféré l'exil au renoncement de leur foi religieuse; ses principes, sous ce rapport, devaient être sévères. Il avait donc peu d'estime pour Menou et eut le tort de ne pas le dissimuler.

Mais manqua-t-il à ses devoirs militaires dans l'exécution des ordres de son chef? C'est de quoi il est permis de douter quand on lit les mémoires du temps, ceux surtout publiés par Reynier lui-même, après son retour en France.

On sait qu'au moment où Napoléon était occupé à recueillir les fruits de la bataille de Marengo, et qu'il venait de signer la glorieuse paix de Lunéville (8 février 1801), le général Menou perdait, contre un débarquement d'Anglo-Turcs, et après une résistance où les plus héroïques dévouements n'avaient pu l'emporter sur le nombre et suppléer aux mauvaises dispositions du général en chef, la funeste bataille d'Alexandrie. Cette journée devait bientôt être suivie de la perte du Kaire, de l'investissement d'Alexandrie, dernier boulevard de notre conquête, et d'une capitulation honorable, comme toutes celles que le courage français eut quelquefois la douleur de subir, mais qui fit passer, de notre camp dans celui de nos ennemis, la domination d'eux à la domination d'eux.

Dans un second article, nous aurons à parler des suites de la bataille d'Alexandrie en ce qui regarde l'existence militaire de l'illustre général Reynier. L'étude de ces faits historiques n'est pas sans intérêt; notre génération peut y trouver un juste sujet de s'enorgueillir de l'admirable direction qui est imprimée de nos jours aux commandements des armées.

Le major en retraite, L. MERSON.

ETUDES SUR LES ARMÉES ETRANGÈRES.

(Suite ¹.)

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

L'armée badoise a été réorganisée ensuite de l'insurrection et du licenciement de 1849, événements bien connus en Suisse. Elle compte en tout 15,000 hommes se répartissant comme suit :

¹ Voir le précédent numéro.